gants de brillants pas refusés, suivi des délégations et d'une foule très nombreuse.

On admire beaucoup la Chorale enfantine, composée de 60 enfants de moins de 12 ans, 30 fillettes et 30 petits garçons, tous vêtus de rouge et de blanc.

Rue d'Arras, le cortège, au lieu de se rendre directement à la *Coopérative*, fait la promenade Flamande, et parcourt de nombreuses rues du quartier, sans aucun incident.

Ignoble provocation policière

Au moment où le cortège était entré rue Courmont, M. Cordier, commissaire de police, suivi d'une escouade d'agents, s'avance précipitamment vers le porte drapeau de la Chorale Enfantine et donne l'ordre aux agents de s'emparer du drapeau. Ceux-ci, au nombre de 7 ou 8 veulent aussitôt exécuter l'ordre donné, mais des socialistes saisissent la hampe du drapeau en même temps que les agents.

C'est alors une bousculade indescriptible. Nous voyons des agents frapper à coups de pied, derrière eux. Les enfants et les femmes crient.

Les citoyens Descrimy, conseiller général et Bergot conseiller municipal, qui se trouvaient dans le cortège s'avancent en toute hâte et conseillent aux socialistes de laisser le drapeau entre les mains des agents.

Mais les socialistes ne lâchent pas et malgré les coups et les bousculades, ils gagnent la place Condé et la rue d'Arras, toujours en disputant le drapeau aux agents, et enfin ils parviennent à entrer dans la cour du nouveau siège de la Coopérative l'« Union de Lille ». On fait alors remarquer aux agents qu'ils sont dans une propriété privée et qu'ils doivent se retirer.

Ils se retirent en effet mais avant de lâcher prise ; ne pouvant emporter le drapeau, ils parviennent à briser la hampe.

Le drapeau reste quand même aux mains des socialistes, et il est aussitôt arboré au kiosque.

La pluie cessait à ce moment, et la place Condé était noire de monde. On commentait vivement la provocation de la police, qui avait certainement obéi aux ordres du préfet Lauranceau.

Des sifflets et des huées se font entendre à l'adresse des policiers, mais des coopérateurs engagent la foule à rester calme pour ne pas donner de suite à la provocation de Lauranceau.

Le calme se rétablit en quelques instants et la fête va bientôt battre son plein.

Vins d'honneur

Les délégations et les musiques sont reçues dans une des salles du nouveau local, où des vins d'honneur leur sont offerts.

Le citoyen Samson, le dévoué secrétaire de *l'Union de Lille* et adjoint au maire, présente les sociétés de bienvenue et prononce un discours qui a été chaleureusement applaudi.

Il montre le but déjà atteint par l'Union de Lille, et il engage tous les camarades à faire une active propagande pour arriver au groupement de tous les travailleurs sous le drapeau de la Coopérative et du Parti ouvrier.

Du nombreux toasts sont ensuite portés par les délégués des sociétés représentées à la fête.

Le Concert

Après les vins d'honneur, des musiciens se rendent au kiosque, où commence le concert.

Il est ouvert par la musique ouvrière *La Paix*, de Roubaix, qui joue *l'Internationale* et deux magnifiques morceaux.

Puis la Chorale Enfantine chante un chœur avec beaucoup d'entrain. La fanfare l'Union de Lille, la Chorale l'Hommon, l'Union de Lille se font ensuite entendre, et enfin c'est la jeune fanfare Les Trompettes des Travailleurs, qui clôt le concert par deux brillants morceaux, très bien enlevés.

Toutes les musiques ont obtenu les bravos unanimes du nombreux auditoire, qui était composé de plusieurs milliers de personnes.

La Conférence

La conférence, annoncée pour 7 h., n'a commencé qu'à 8 h.

Le citoyen Lepers, conseiller général et adjoint au maire de Roubaix, a été acclamé président de la réunion. Son arrivée à la tribune est saluée par de nombreux cris de : Vive Roubaix, vive Lepers, vive Carette.

Les citoyens Sohier, conseiller municipal d'Houplines et fondateur de la Coopérative de cette ville, et Desmettes, de Tourcoing, sont acclamés assesseurs.

Le citoyen Lepers excuse le citoyen Carrette, retenu à Croix, de n'avoir pu se rendre à la réunion, puis, après avoir exposé le but des sociétés coopératives, il donne la parole au citoyen Bergot.

Les bâtiments que nous inaugurons aujourd'hui, dit le citoyen Bergot, démontrent aux bourgeois que, quoi qu'ils en disent, des ouvriers savent faire leurs affaires.

Le citoyen Bergot continue en rappelant les bienfaits de la coopération ouvrière et il termine en rappelant les tracasseries policières qu'il a fallu supporter pour obtenir l'autorisation aux musiques de sortir en ville.

Le discours de Bergot a été très applaudi.

Le citoyen Samson prend ensuite la parole. Il excuse d'abord le citoyen Delory de n'avoir pu se rendre à la réunion. Il fait ensuite un parallèle entre la fête cléricale du matin et la fête ouvrière de l'Union de Lille.

La police, dit-il, était toute sur pied, ce matin, pour protéger les bourgeois cléricaux, tandis que cet après-midi elle était également sur pied, mais non pour protéger les ouvriers, tout au contraire pour les provoquer et les amener à des bagarres qui auraient fait la joie de Lauranceau. Mais, par votre sang froid et votre calme, vous avez su déjouer les pièges qui vous étaient tendus. (Applaudissements. Cris : Vive la Sociale! Vive le Parti Ouvrier)!

Samson fait une longue critique des actes des gouvernements bourgeois, puis il examine l'organisation des sociétés de coopération, et en particulier celle de l'Union de Lille.

Il termine en adressant un chaleureux appel à l'union de tous les travailleurs.

La parole est ensuite donnée au citoyen Fortin, de Bruxelles.

Le citoyen Fortin, rappelant le voyage des socialistes lillois à Bruxelles, dit combien il est heureux de se trouver parmi les vaillants camarades de l'*Union de Lille* et, dans un discours souvent interrompu par de frénétiques applaudissements, il explique l'organisation coopérative et socialiste en Belgique.

Le colonel Sever, député de Lille, félicite les membres de l'Union de Lille du résultat obtenu en si peu de temps. Ce n'est que par l'union, par le groupement que les travailleurs parviendront à vaincre la classe bourgeoise qui les opprime et les exploite.

Une véritable ovation est faite au sympathique député.

Notre collaborateur, le citoyen Deschœerder termine la réunion par un discours sur l'organisation politique, syndicale et coopérative. Il est très écouté et vivement applaudi.

La séance a été levée aux cris répétés de : Vive l'Union de Lille! Vive la Sociale! après un ordre du jour, voté par acclamation, félicitant l'administration de la Société l'*Union de Lille*.

Le Bal et les Illuminations

Les illuminations à giorno produisaient le meilleur effet. Des milliers de petits verres et des lanternes multicolores étaient allumés jusque sur les toitures des bâtiments.

Un magnifique portique monté à l'entrée, rue d'Arras, avec l'inscription *Union de Lille*, éclairée avec des petits verres rouges.

A l'entrée de la deuxième cour, était placé un autre portique avec l'inscription : « Travailleurs, unissons-nous ! »

Dans la soirée, le beau temps s'étant mis de la partie, un bal des plus animés, qui n'a pris fin que fort tard, a fait la joie des danseurs et danseuses.

Ainsi s'est terminée la première journée de cette inauguration.

***

Ce soir à 8 heures, la fête se continuera par un feu d'artifice, des illuminations générales, l'ascension du ballon *l'Union de Lille* et un grand bal public.

LE PERIL SOCIAL

Voulez-vous savoir pourquoi la Belgique est retombée sous le joug clérical ? Lisez la statistique suivante sur l'envahissement de ce pays par les congrégations :

En 1885, la Belgique comptait 407 couvents d'hommes avec 2,951 religieux et 642 couvents de femmes avec 9,917 religieuses. La richesse des couvents d'hommes était évaluée à 198 millions, celle des couvents de femmes à 446 millions ; au total, 648 millions.

Au 31 décembre 1896, la Belgique comptait 244 couvents de religieux avec 4,858 moines. La richesse globale de ces 244 couvents pour les hommes était de 539 millions.

A la même date, le pays comptait 1,498 couvents de femmes logeant 25,228 religieuses. La fortune totale de ces 1,498 couvents de femmes était de 1 milliard 198 millions.

La fortune globale des couvents de Belgique pour hommes et femmes, était donc au 31 décembre 1896, de *1 milliard 657 millions* de francs — sans compter ce qui échappe à toute investigation.

Ce qui n'empêche pas ces milliardaires de mendier à toutes les portes et d'ouvrir partout des troncs pour leur entretien.

Lepis est que les congrégations ne constituent pas seulement une armée de parasites vivant aux dépens des travailleurs. Ce sont surtout des agents de démoralisation, par les superstitions qu'elles font renaître et qu'elles entretiennent par le trouble et la désunion qu'elles excitent dans les familles, par l'œuvre de politique militante qu'elles poursuivent ténébreusement. On n'en voit les résultats que lorsqu'elles se croient assez fortes et puissantes pour démasquer leurs batteries et s'emparer du pouvoir et de la domination politique. Voilà pourquoi la lutte doit être dirigée contre l'envahissement des congrégations. Ce but doit être l'objet principal des efforts de tous les démocrates intelligents, car c'est une question de vie ou de mort pour le pays.

VIOLENT INCENDIE
A LILLE

Hier soir, vers sept heures, Lille agitée par les diverses manifestations de la journée, — mascarade cléricale, course de chevaux, inauguration de la coopérative l'*Union*, — commençait à reprendre son habituelle physionomie d'indifférence et de calme, quand une vaste colonne de fumée, s'élevant du côté du « Vieux-Lille », vint provoquer une nouvelle agitation.

En un clin d'œil les terrasses des cafés de la Grand'Place, à l'instant envahies, la Grand'Place, la rue Faidherbe, la place de la Gare et les artères avoisinantes furent désertées, — la foule se dirigeant compacte du côté d'où venait d'éclater un violent incendie.

La pluie qui tombait froide et pénétrante n'arrêta pas cet exode de curieux et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire toutes les rues sises aux alentours de la rue de la Halloterie furent noires de monde.

C'est en effet, rue de la Halloterie, dans la fabrique de courroies de coton Lechat, que le feu venait d'éclater, intense.

Les secours

Contrairement à leurs habitudes nos braves pompiers dont le dévoûment est si connu, furent longtemps à organiser les secours.

Arrivés assez rapidement sur le lieu du sinistre, ils s'éparpillèrent dans les ruelles avoisinant le foyer de l'incendie traînant des pompes à bras et à la recherche de bouche d'eau pendant que d'autre part, du côté du canal, la pompe à vapeur était mise en batterie et fonctionnait plutôt mal que bien.

Hélas ! presque partout l'eau faisait défaut. A peine les pompiers auraient-ils pu, du jet de leurs lances, arroser un parterre de quelques mètres carrés !

Aussi l'incendie se développe-t-il rapidement et gravement.

Le théâtre du sinistre

D'une lucarne du Bureau de bienfaisance où nous avons été très gracieusement admis, nous avons pu embrasser du regard le théâtre de l'incendie.

Le spectacle était à la fois grandiose et terrifiant. Vers les nuages noirs, perçant une épaisse colonne de fumée, montaient des flammèches incandescentes qui, bientôt, retombaient en pluie de feu sur les sauveteurs et les curieux.

Le foyer avait une étendue de plusieurs centaines de mètres carrés et répandait une chaleur suffocante.

Le feu gagne

Il était difficile devant la rapidité avec laquelle le sinistre gagnait et surtout devant la pénurie d'eau d'enrayer les progrès du feu ; aussi, la brasserie Vennin attenante à la fabrique Lechat fut elle bientôt, elle aussi attaquée par les flammes et on dut la laisser brûler pour préserver le [illegible]

C'est [illegible] qu'il y a table danger. Si cette fabrique eût pris feu, tout le quartier flambait.

Grâce à l'énergie des pompiers et de plusieurs braves citoyens dont nous regrettons de ne pas connaître les noms mais qui se multipliaient véritablement, ce désastre put être évité.

Vers 8 h. 1/2 tout danger était conjuré.

Les dégâts

Il est malaisé d'évaluer les dégâts mais on nous affirme qu'à l'expertise ils atteindront bien près d'un demi million, sinon davantage.

En dehors de la fabrique Lechat et de la Brasserie Vennin, en effet, qui sont totalement ravagées et ne présentent plus qu'un amas de décombres, plusieurs immeubles voisins ont été gravement endommagés par le feu et par l'eau enfin venue quand il ne s'agissait plus guère que de noyer les décombres !

Les gros sinistrés sont évidemment assurés ; quant aux petites victimes — les pauvres malheureux qui se désolaient à la perspective de voir leurs quelques hardes brûlées — elles devront se consoler à la solidarité communale pour réparer les dégâts qu'ont fait à leur « home » les pompes de nos bons pompiers.

Les accidents

Nous n'avons heureusement aucun accident grave à déplorer. Deux pompiers ont été légèrement blessés : le pompier Lemaire qui est tombé d'un toit sur un autre et s'est contusionné quelque peu et le pompier Mille blessé à la main d'un éclat de verre.

Les autorités

Nous avons dit que la foule qui stationnait aux abords de l'incendie était nombreuse, mais nous avons aussi étaient les autorités de l'ordre administratif, judiciaire et [illegible] présentes sur les lieux : citons entre autres les cit. du Simon, Nolens et Duplied, adjoints au maire et [illegible] qui se sont prodigués — [illegible] administrateur des Hospices, M. Piolat, [illegible] Corrado, commandant le 43e de ligne, le colonel Féret du 19e chasseurs d'infanterie, le colonel Ronot de Mandres, M. Prunneurs, le [illegible] du procureur de la République, [illegible] publique, etc.

A 9 heures, quand nous quittons la rue de la Halloterie, il n'y a plus que des ruines fumantes à la place des établissements Lechat et Vennin que les pompiers paisibles [illegible] cependant que leurs casques projetaient les dernières lueurs de l'incendie mourant.

Emile RAYMOND.

Manifestation Cléricale
A LILLE

C'était la fête de Dieu.

Pour l'honorer, ses fidèles se convoquèrent mystérieusement, boulevard Vauban, pour ce dimanche passé, 20 juin, à midi précis.

Ainsi réunis, ils se promettaient bien de manifester contre la suppression des mascarades religieuses.

Ils ont fait mieux : ils ont assommé des enfants. Pourquoi ce résultat, d'ailleurs, qu'ils s'efforçaient il y a quelque huit jours sur une femme, sur Louise Michel.

Organisation

Cette dernière semaine, des petits manifestes étaient distribués dans les écoles congréganistes, dans les églises. En conclusion, ils donnaient rendez-vous, à l'angle du boulevard Vauban et de la rue Solférino, pour 11 h. 45, le dimanche de la « Fête Dieu ».

Dès onze heures et demie, la foule était nombreuse, dans ces parages.

Les manifestants, sous les ordres de M. Guermoppe, l'homme à la clinique fameuse, étaient sur le trottoir, faisant angle du boulevard Vauban et rue de la Digue.

Le service d'ordre est dirigé par M. Hétuin qui manifestera bientôt lui aussi.

Le cortège

Le signal est donné. En bon ordre, sans qu'un seul échappe de leurs rangs, les sages élèves des facultés catholiques suivent leur remarquable (sic) professeur.

Mais parallèlement, un cortège aussi se forme, spontanément, celui-là. De ce côté, des poitrines clament le dégoût qu'inspirent ces jeunes fils de bourgeois, échappés du matin des lupanars où ils achevaient de pourrir, pour réclamer.... la liberté !.....)

Et c'est au milieu des huées, des sifflets qui fourragent ne cessent qu'au moment où l'on entonne l'*Internationale*, que le cortège parcourt le boulevard Vauban le boulevard de la Liberté, la rue Nicolas Leblanc.

Signalons les cris nombreux et nourris de « Conspuez Préfet », qui troublèrent fort, paraît-il, — maître Laurent soit, dans sa chambre cachée — ouf !. On nous affirme, mais nous le publions sous toute réserve, que l'épouse de notre bien aimé préfet, fut la proie de ses nerfs. Monsieur le préfet prétendant toute hâte, aurait refusé son concours. Le narrateur qui nous apporte ces faits déclare ignorer la cause de ce refus.

Monsieur Hétuin, sous-barbe donnée

On s'écrase rue Nicolas-Leblanc. Place Saint-Michel, les socialistes sont groupés sur le parvis de l'Eglise, quelques-uns en ont gravi les marches, et s'appuient à la barrière qui ferme l'entrée de l'Eglise.

C'est alors qu'interviennent les gardiens de la paix, conduits par l'inspecteur de police Hétuin.

Leur brutalité rappelle les procédés des brigades centrales parisiennes.

Tous ceux qui, proche l'entrée de l'église, ne crient pas : « Vive Jésus-Christ » sont sabrés, bousculés et frappés par les agents.

Empoigné par l'inspecteur Hétuin, j'ai mon gilet déchiré par lui, cependant qu'il hurle « Vous allez me foutre le camp d'ici ».

Ainsi écartés, les cléricaux nous succèdent. Mais il faut être impartial. Monsieur Hétuin ne peut aussi apparemment manifester ses sympathies ; il s'approche à nouveau de l'escalier qu'il a fait si vivement déblayer, et prie poliment les nouveaux occupants de descendre.

A ce moment, un orgue installé dans le portail joue le *Tarce Domine* que chantent les manifestants. Les sifflets font rage.

En quittant la place Saint-Michel, un groupe de manifestants s'est dirigé par la rue de la Monnaie, en passant devant la statue de Faidherbe qu'ils ont acclamée et a gagné la Grande-Place en chantant la *Marseillaise*.

Ce fut là la fin de la manifestation, car dès la place Saint-Michel, les socialistes s'étaient dispersés, — sans l'attitude inconcevable de cette police, vraiment étonnante.

Les assommeurs d'enfants

Arrivés Grand'Place, les manifestants, à peu près exclusivement composés d'étudiants de l'Université catholique, sont suivis par quelques jeunes ouvriers de 14 à 18 ans, qui persistent à conspuer la bande d'idiots qui se dirige vers la déesse.

La police, toute heureuse de sa conduite, se dirige gaiement au poste central.

Alors, les assommeurs de femmes, au nombre de trois cents environ, tombent avec un remarquable ensemble sur les quelques enfants qui sont là, en saisissent trois et les rouent de coups !

Naturellement, les quelques agents de la sûreté qui sont là dispersés, se saisissent des assommés et les conduisent au poste.

Nous sommes en l'an de grâce 1897 !

M. G.

***

N.-B. — La famille de M. Dubar était représentée, à la manifestation, par M. Villaret, le sympathique beau-père du directeur de l'*Echo du Nord*.

DERNIÈRES NOUVELLES RÉGIONALES

TERRIBLES EXPLOSIONS

ESQUERDES, 20 juin.

Deux explosions consécutives se sont produites dans les bâtiments de la poudrerie d'Esquerdes. Deux constructions bâties sur 1 Aa ont sauté.

Le bruit de la détonation, qui a été formidable, s'est entendu à plus de dix kilomètres.

Deux des ouvriers employés dans la poudrerie ont été très gravement blessés et brûlés.

L'un des deux blessés, Louis Lemaître, a succombé à ses blessures.

L'autre, Louis Brunet, qui a eu un bras cassé et a été blessé à la tête, se trouve dans un état désespéré.

Cette catastrophe a produit dans la commune une vive émotion.

UN ACCIDENT MORTEL

LABOURSE, 20 juin.

Le jeune Delaval, âgé de 28 ans, demeurant à Beuvry, était en train d'extraire du charbon sur le côté d'une taille assez en pente, à la fosse n° 6 des mines de Nœux, de Labourse, lorsque tout à coup un bloc de charbonse détachant de la route, tomba sur lui et le renversa.

Dans sa chute le malheureux eut la colonne vertébrale fracturée. Après avoir reçu les premiers soins de M. Brideux, médecin, Delaval a été transporté à l'hôpital de Bethune où il est mort après d'atroces souffrance.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE

A Wasquehal

Hier a eu lieu, à Wasquehal, la conférence publique organisée par le Parti Ouvrier, sous la présidence du citoyen CARRETTE, maire de Roubaix.

Successivement les citoyens SÉVER, député de Lille et DESCHEERDER, rédacteur à l'*Egalité*, ont pris la parole et se sont vivement fait applaudir.

Un contradicteur catholique s'est présenté, mais n'a pu que bafouiller des objections bien vagues et dont les orateur ont fait bonne justice.

Nous reviendrons demain sur cette conférence.

SOUSCRIPTION

en faveur des Rubaniers de Comines

Quatorzième liste

Après une chanson à la Cloche rue de Poids, 1,15. — Une amende au billard, 0,10. — Quête faite par Demesse Alphonse, rue d'Iéna, 55, 0,90. — Quête faite après quelques chansons socialistes par le groupe les Fils du Travail de Tourcoing, 6,00. — Quelques socialistes après une partie de bouchon rue des Guinguettes, 100, 1,00. Capy 1 fr. — Loos, fosse n° 5 pour que l'un de mes frères soit un peu plus respectueux, 0,50. — Reste de compte chez Tripan, 1 fr. — Quête faite par un tambour socialiste et laissé par ce dernier au profit de la grève, 1 fr. 50.

Total de la 13me liste	13,15
Listes précédentes	476,65
Total général	489,80

Malgré des avis réitérés, certains de nos correspondants persistent à écrire au recto et au verso de la feuille.

Nous les prions à nouveau et instamment de n'écrire que d'un seul côté. Ils nous éviteront ainsi un travail fastidieux et une perte de temps.

LILLE

VIVE LE ROY !

Un rassemblement considérable se formait, hier, vers quatre heures et demie, rue Solférino, en face de l'Hôtel-Maréchal.

Les cris de « Vive le roi », poussés dans les salons de l'hôtel par cent vigoureuses poitrines avaient ému les promeneurs.

Demain, nous lirons probablement dans la *Dépêche* un compte-rendu détaillé de la fête qui réunissait la fine fleur de ses amis, bien que convaincus que nous y trouverons fidèlement rapportés les discours qu'elle a entendus... plutôt désagréablement.

C'est qu'en effet : MM. Calle, ancien député royaliste, président cette petite notice, Hespel (comte d'), ancien maire réactionnaire d'Haubourdin ; Godefroy, président de la Jeunesse royaliste de Paris ; Marion, avocat de Saint-Omer et monarchiste enragé, ont été durs pour la politique affichée par le journal rallié.

La « gousse » n'a pas été ménagée, et les amis de Marianne l'ont été bien moins encore.

Mais devons-nous perdre notre encre à décrire l'enthousiasme qui transportait l'assemblée quand, autosuggestionnés, ils fêtaient déjà le souverain de France ?

Le Concert de l'Hippodrome

Quand la police se mêle d'une affaire, il est bien rare que cette affaire n'ait une suite favorable. Aussi, les agents chargés de porter des billets du concert d'hier, à domicile, ont le droit d'être félicités aussi chaleureusement que possible pour la façon supérieure dont ils se sont acquittés de leurs tâches ingrates ! La salle était comble et le public très bien disposé par une réclame suffisamment tapageuse — Mais, — il y a un mais — il y avait cette odeur de billets de faveur qui régnait aussi fort qu'au théâtre le vendredi où le barnum-directeur veut remplir sa salle quand même et malgré tout.

Aussi, ce public a-t-il distribué à profusion les bravos commandés en signe de remerciement au barnum directeur de la soirée d'hier, qui n'était autre que Monsieur Petit Oscar, ancien sous-chef d'orchestre au théâtre municipal.

La musique des Canonniers sédentaires, sous la direction de son chef, M. Colin, a joué parfaitement une « marche cosaque » de G. Parès, qui n'est autre que l'hymne russe !

Immédiatement après et probablement pour choquer la majorité cléricale et royaliste de la salle, la musique attaque la *Marseillaise*. Cruelle transition !!

Remarqué aux premiers rangs : le général Ovigneur, M. Duhem, conseiller municipal, M. Dubar, directeur de l'*Echo*, etc., etc. Naturellement on applaudit la *Marseillaise*.

C'est bien le moins !!

Nous ne nous étendrons guère sur la valeur artistique de la musique des Canonniers — sa réputation est faite.

Le « clou » de la soirée d'après les notes parues chez nos confrères était Mme Arnoldson ! prima-donna de son excellente altesse la reine d'Angleterre.

Nous avons connu cette artiste jeune et quelques années, alors que son organe avait toute cette pureté toute cette splendeur qui ont établi sa réputation.

Sa voix est toujours bonne, ses vocalises excellentes mais le temps a fait quelques ravages sur son organe qui est malgré cela toujours conduit par une véritable artiste.

Contrairement à ce que disait le *Progrès* d'hier matin, Mme Arnoldson n'a pas chanté en anglais — c'est grand dommage !!

Quant à Galipaux, le second « clou » de la soirée, il s'est également établi au théâtre une juste réputation qui commence à dater.

Aujourd'hui, comme monologuiste, il a pour lui son nom et sa tête ; comme artiste, il est « quelconque ».

Sa scène intitulée : « Le 1er Cigare », est une fantaisie qu'il a assez bien copiée sur Plessis qu'on a entendu jadis au cirque Rancy et il y a quelques mois, au Théâtre des Variétés.

Comme Paulus, Galipaux verra sous peu pâlir son étoile.

L'organisation de cette soirée était défectueuse et beaucoup de spectateurs s'en plaignaient amèrement et avec juste raison. Des places louées, soit par les marchands de musique, soit par le bureau de location, avaient été prises d'office par les « non-payant, » trop heureux de pouvoir s'offrir une soirée musicale et vocale « *gratis pro Oscar* ».

Bref, chacun a fait de son mieux et tout s'est arrangé comme dans le meilleur des mondes.

Nous avons déjà dit que l'organisateur était M. Oscar Petit lui même.

Vers 11 heures, le concert a pris fin et l'opinion de chacun pouvait se traduire ainsi : « on peut avoir mieux, mais c'est plus cher ! »

Disons en terminant que le service de contrôle était fait par les employés de la mairie.

15

LE ROI DES CAMELOTS

PAR

Camille Bias

PROLOGUE

L'ODYSSÉE D'UN GAMIN de PARIS

En déshabillant la petite, il sentit un corps dur dans sa poche ; c'était une croûte qu'elle avait laissée. Puis, tout au fond de cette même poche, il y avait un sou.

D'où venait-il ? Pierre ne se le demanda point ; il dévora la croûte et s'empara du sou.

Le lendemain lui appartenait.

Soit fatigue, soit confiance, il dormit cette nuit-là, sans s'éveiller, jusqu'au jour.

VI

Camelot

Une pluie tombait fine et froide : c'était la suite d'une giboulée qui avait refroidi l'atmosphère. On se poussait ; des bras s'agitaient au-dessus des têtes, des cris sortaient, rauques ou sifflants, des gosiers blindés d'alcool ou des poitrines épuisées, chacun voulant être servi pour arriver premier à la vente de la rue. On piétinait dans une boue épaisse qui faisait le pavé glissant. Il était impossible à un passant de marcher sur les trottoirs encombrés d'hommes et de femmes, se bousculant, s'injuriant, se battant parfois, quoique des éclats de rire traversassent de temps à autre cet indescriptible brouhaha.

Le long du trottoir de droite, en entrant par la rue Montmartre, un enfant se glissait, aperçu seulement de ceux que dérangeait son passage, si petit qu'il fut et si doucement qu'il s'approchât.

Il se soutenait aux murailles, s'accrochait aux devantures de ses petits doigts maigres pour soutenir ses jambes qui flageolaient. Il allait, les yeux presque fermés, les lèvres ouvertes, à la façon des agonisants qui cherchent à respirer. Il était livide.

Dans les rues de Paris, ces spectacles d'enfants hâves, traînant la chaîne d'une misère sans nom, sont trop fréquents pour qu'on les remarque beaucoup.

Dans la rue du Croissant, à cette heure fiévreuse de la distribution des journaux, c'était pire. On écrasait ou l'on repoussait l'obstacle, comme on l'eût fait d'une pierre ou d'une ordure. C'était de confiance ; on ne le voyait pas.

Pour aller du coin de la rue Montmartre au milieu de la rue du Croissant où se trouve une imprimerie, l'enfant avait mis plusieurs minutes.

Il tomba assis sur une marche d'entrée entre les jambes des hommes et les jupons des femmes, dans la poussée des uns et des autres, un écrasement. Heureusement pour lui, il se trouvait adossé au mur.

Une femme qui voulait forcer le coin de porte où il s'appuyait le repoussa.

— Eh! même, prends donc garde!

Il ne bougea point. Il ne le pouvait plus et se raidissait de toute la force de son pauvre corps usé et de la volonté qui restait en lui.

Un gamin profita du mouvement de la femme pour passer avant elle, en sautant par-dessus l'enfant assis. De son gros soulier à clous, sans le vouloir, mais sans s'arrêter pour si peu, il lui atteignit le front dont la blessure se mit à saigner.

— Bougre d'enfant de salope! cria la femme en gesticulant et menaçant du poing le gavroche parvenu où elle voulait aller.

A son tour, elle enjamba l'obstacle ; mais l'autre, jeune et agile, était déjà près de l'escalier ; une barricade humaine les séparait. Il lui cria :

— Cambronne!

On eût dit un rire formidable que répéta l'écho jusqu'à l'autre extrémité de la rue.

Un autre poussée était venue, couvrant l'enfant blessé.

— Va-t'en donc, chien du diable!

Onne le voyait pas ; il était si petit dans cette foule hurlante.

Un coup de pied qu'un homme crut donner à un chien l'atteignit.

Il eut une légère plainte qui se perdit dans le tapage général.

— Mais c'est un gosse! fit l'homme qui venait de le frapper. Qu'est-ce que tu fais là?

En parlant de sa grosse voix dure, éraillée, il écartait du coude ceux qui, comme lui, sans le vouloir, pouvaient suivre son exemple. De l'autre main, il releva l'enfant.

— Quelle chiffe!

— Ah! bon, fit un voisin sans perdre un centimètre de sa place, ni cesser les efforts qui pouvaient le conduire à une meilleure, il en a une salée de culotte.

— Saoul comme un Polonais de la Villette! fit un autre dans un éclat de rire.

— Eh! dis donc, Labaraque, tu nous éclabousses avec ton même qui pisse rouge.

L'homme ainsi interpellé, taillé en Hercule, balançait en effet l'enfant, plié en deux sur sa large main, au-dessus de toutes les têtes sur lesquelles tombaient quelques gouttes de sang venant de la blessure du front.

— Qu'est-ce qu'un veut? je le passe.

— Faut bien s'en débarrasser.

Le malheureux passa de main en main, et fit, par la dernière qui le reçut, déposé sur le trottoir, de l'autre côté de la grande porte.

— Quelle pitié, fit une jeune femme qui se tenait derrière les autres, peut-être à cause des horions qu'aurait pu attraper là dedans l'enfant qu'elle allaitait.

— C'est du propre, ajouta une autre. Faut-y que des parents soient cochons tout de même de laisser un mioche de cet âge-là courir les mastroquets. Heureusement, celui-là n'ira plus guère ; c'est tout près de rendre l'âme.

— Bah! y a du ressort. Regarde, la mère ; le v'là debout.

— Moi, reprit la femme, si ce n'était de ma vente, je mènerais ça au poste. Le commissaire en ferait ce qu'il voudrait.

— C'est ça, la correction tout de suite, vous autres, pour en faire gibier de potence.

— Avec ça que ça fera autre chose.

— Place! place! tas d'empaillés.

Les premiers entrés sortaient, leurs paquets de journaux au bout des bras, sur la tête. La poussée devint plus forte ; on oublia l'enfant.

Celui-ci, déposé sur le trottoir, semblait, malgré la blessure du front et celle de la jambe, avoir recouvré quelque force. Soit qu'un peur d'air, dans le balancement à lui imposé par les bras qui se le passaient comme un paquet, fût entré dans ses poumons resserrés, soit qu'il eût surpris les mots commissaire et correction, et que cela l'eût galvanisé, il s'était redressé et demeurait debout, assez droit, appuyé au mur sans marcher encore cependant.

Il porta la main à son front, la retira rouge et parut surpris.

La blessure, peu importante du reste, ne saignait plus, mais le sang avait laissé des traces, non complètement sèches encore, sur la joue et jusqu'au menton.

A grand'peine, le dos contre la devanture d'un marchand de vin, le gamin tira de sa poche un mouchoir, pas trop sale, ma foi! cracha avec effort dans un coin et se le passa sur la figure.

Cet excès de propreté, qui touche comme tous les extrêmes à l'extrême contraire, est assez commun chez les enfants de la rue qui veulent prendre la peine de se débarbouiller. L'idée du dégoût que cela peut inspirer ne leur vient pas.

La saleté leur paraît pire, le but excuse le moyen.

Cependant l'effort, si lent, si calculé qu'il pût être, fatigua l'enfant qui retomba après quelques hésitations en zig-zag.

La rue s'encombrait davantage, mais les trottoirs se dégageaient, les larges portes des imprimeries se désencombraient.

Chacun ayant reçu son lot courait à la vente.

Quelques boutiques seules restaient pleines de gens qui réclamaient les illustrés et les petites brochures du jour. Ce fut devant l'une de celles-là que vint tomber le pauvre gamin, si malmené à la porte de l'imprimerie.

(A suivre.)